



Illustres promotions 7/12 L'art contemporain s'est réinventé à Grenoble, dans les années 1980

Discussions nocturnes et cafés enfumés, l'école idéale

On n'a jamais eu cours ! » Voilà peut être l'étrange secret de cette promotion. Au milieu des années 1980, l'École d'art de Grenoble ne fait rien comme il faut. Les professeurs privilégient la fumée des cafés plutôt que les discours d'amphithéâtre, les élèves préfèrent les discussions nocturnes au labeur de l'atelier. Bref, les écoles d'art françaises tiennent leur mythe. Miracle d'une bourgade qui a formé quelques uns des artistes français parmi les plus prestigieux : Dominique Gonzalez-Foerster, sortie en 1987, Philippe Parreno, arrive un an après, mais aussi les complices de leurs quatre cents coups, Pierre Joseph et Bernard Joisten. Ensemble, dès le début des années 1990, ils ont reinventé l'art contemporain.

Quelques décennies plus tard, leurs fortunes sont diverses. Parreno envahira le Palais de Tokyo à Paris en octobre, avant de s'offrir l'Armory à New York en 2014. De Biennale de Venise en Tate Modern, sa complice DGF, comme l'appellent ses admirateurs, prépare une vaste exposition au Centre Pompidou Metz.

Plus discrets, leurs deux acolytes n'en ont pas moins marqué les années 1990, et continuent d'être tout aussi inventifs. Dans les années 1980, les quatre gamins pensent et respirent collectif, autour d'un leitmotiv que Parreno résume ainsi : « Pour nous, le projet

était plus important que l'objet ». Une idée qu'ils cultivent aujourd'hui encore. Mais qui n'explique en rien l'état de grâce qu'a connu avec eux l'École d'art de Grenoble.

Etourdissants professeurs, matériels de pointe, folles innovations pédagogiques ? Non, selon eux, c'est dans la ville que réside la clé de ce succès. « L'école était portée par une cité chargée d'une histoire culturelle essentielle », rappelle Philippe Parreno. Nous venions tous d'écoles expérimentales, nombreuses dans

« On a occupé le lieu, on était en autogestion »

Philippe Parreno
artiste plasticien

le coin, la maison de la culture était fabuleuse, Jean Douchet venait à la cinémathèque faire des conférences sur Mizoguchi, Raoul Ruiz et Godard sont passés aussi, nous sommes tous issus de cette dynamique. C'est étrange qu'une telle ville ait porté tant de gens, aujourd'hui ce serait impossible ».

Les souvenirs de Pierre Joseph remontent aussi loin. « Le collège a été très formateur, car il nous a déprogrammés, s'amuse-t-il. La richesse scientifique de la région a aussi été fondamentale ». Telle une petite Silicon Valley, Grenoble accueille alors chercheurs, mathe-

maticiens et informaticiens de haut niveau. « L'information circulait jusqu'à nous même dans les domaines les plus pointus », souligne Pierre Joseph, qui rappelle que Godard a conçu la sa première caméra vidéo. L'école était ouverte à ces influences, et beaucoup de scientifiques venaient vers nous ».

Une école ouverte à tous vents, perméable à toutes les utopies portées par une Grenoble alors très novatrice en termes d'urbanisme et de projet de société. « A la Ville neuve, quartier construit sur les idées de Le Corbusier, où je vivais, tout était expérimental », raconte DGF, qui avoue être entrée à l'école de Grenoble. « pourechappera l'université, et parce que l'art [l']attirait comme un champ magnétique, érotique ».

Expérimenter, c'est tout ce qui s'impose aux élèves. « Des la première année, on a occupé le lieu, on était en autogestion », se souvient Parreno. Dominique Gonzalez-Foerster nuance : « Certains profs étaient horrifiés par notre liberté ». Quelques-uns ont su attiser ce souffle. Ange Leccia, avec qui DGF a plus tard cosigné plus d'un film, mais aussi Jean Luc Vilmouth, et « l'incroyable Georges Rey », souligne Parreno. Ils amenaient à nous des artistes. On a eu aussi la chance de côtoyer tous les plasticiens qui exposaient au Magasin, le centre d'art qui venait d'être créé en 1986 par Jacques Guillot, dont

nous étions très proches ». Mais quid de la pédagogie ? « Il y avait zero cours, les professeurs nous donnaient juste des envies et des directions, tranche Pierre Joseph. L'époque voulait bien ça. Moi qui suis aujourd'hui professeur aux Beaux arts de Montpellier, j'essaie de pousser dans ce sens, mais on a tendance à tout pédagogiser ».

Un état de grâce qu'évoque avec nostalgie Jean Luc Vilmouth. « On était tout le temps avec les étudiants, on mangeait et sortait avec eux et, comme il n'y avait rien à faire le soir, ils étaient obligés de se concentrer sur le travail. Nous avions pres d'eux, cela demystifiait l'artiste avec un grand A. Je suis fier d'avoir su donner confiance à ces jeunes artistes, même si nos expériences pédagogiques ont à l'époque été vili-pendées ».

Leccia poursuit : « A Grenoble, tous les artistes qui venaient exposer vivaient avec nous au quotidien. Les étudiants comprenaient que même les plus confirmés avaient des doutes, connaissaient le trac, se posaient les mêmes questions qu'eux ». Et un jour, Grenoble est redevenue une simple école. « Une école, c'est vraiment un contexte, le carrefour de tous les réseaux culturels d'une ville. On n'a pas su reoxygéner tout cela », regrette Leccia. ■

EMMANUELLE LEQUEUX

Prochain article L'école de Lodz dans les années 1960